

François Quentin

LOTO MEURTRIER



LE CHOUCAS NOIR
ÉDITIONS DU CHOUCAS

DANS LA MÊME COLLECTION

LA TRACE DU DIABLE

Gérard Laveau

PETITES VACANCES AVEC LA MORT

Gérard Laveau

SILENCE! ON TUE

Corinne Morel

AFFAIRE DE CŒURS

Fernand Héroux - Liz Morency

LE TRACASSIN

Trevor Delocktey

traduction Thierry Falissard

LES SAIGNEURS DE LYON

Bernard Schreier - Luc Trassoudaine

ON ACHÈVE BIEN LES CADAVRES

Fred Belin

Toute ressemblance avec des personnages ou faits réels est purement fortuite.

  ÉDITIONS DU CHOUCAS - 1998

I S B N 2-909684-22-9

I S S N 1281-7120

Couverture Nicolas Pewny

*A Marguerite,
Maryvonne,
Dominique,
Joséphine,
Henriette,
Monique,
Eugénie,
Emma,
Léonie,
Louise,*

ces hôteses qui m'ont donné de l'air.

Chapitre 1

L'homme avait pointé ses jumelles sur la cime d'un chêne situé à une cinquantaine de mètres.

– Garrulus glandarius..., murmura-t-il.

C'était en effet un geai des chênes, de couleur fauve, avec deux ou trois plumes bleutées sur les flancs. Il faisait beau en cette fin d'après-midi de novembre et le soleil allait bientôt disparaître derrière le rideau d'arbres, dans son dos.

La forêt domaniale de Meudon est traversée par la nationale 118, mais, à l'endroit où il se trouvait, non loin de l'Observatoire, le bruit du trafic se réduisait à un ronronnement à peine audible et on aurait pu se croire à cent lieues de la capitale. Pendant une bonne demi-heure il se concentra sur l'observation de l'oiseau, écrivant de temps à autre quelques lignes dans un petit carnet.

Dix-huit heures.

Le soleil avait maintenant disparu et l'obscurité complice gagnait peu à peu. Il vit deux adeptes du jogging en conversation animée passer à proximité de lui sans le remarquer ; par précaution, il se renfonça un peu plus dans les taillis, à l'endroit idéal pour observer le pavillon sans pouvoir être vu.

Il aurait pu dessiner de mémoire ce pavillon ; au cours du mois précédent, il était venu repérer les lieux par deux fois ; en réalité, le mot pavillon ne convenait pas exactement, c'était plutôt du genre demeure pour cadre supérieur, au milieu d'un lotissement que la publicité aurait qualifié de grand standing ; les

jardins "paysagés" avaient l'avantage de vous isoler des regards des voisins; une demeure en forme de L, avec garage attenant pour deux voitures, un petit chemin d'une trentaine de mètres entre le portail et le porche de l'entrée.

On venait d'allumer dans le salon, et il pouvait maintenant voir le bureau acajou de style 18^{ème} ou 19^{ème}? authentique ou copie? difficile à dire; sur le côté droit, un combiné téléphone télécopieur.

Dix-neuf heures.

La nuit avait enveloppé la forêt et les environs de son obscurité favorable. Il vérifia le fonctionnement de son viseur infrarouge, en direction de la fenêtre du salon, puis de la porte d'entrée sous le porche. Malgré la proximité du premier instant fatidique, il ne manifestait aucune fièvre. Lorsqu'il avait commencé à élaborer sa stratégie, il s'était rendu compte que la prochaine étape était la seule à présenter des risques. Il avait trouvé la parade au cas où il serait surpris : un petit paquet prétendument livré par DHL; il aurait pu jouer au petit télégraphiste, mais, de nos jours, les télégrammes sont téléphonés à l'arrivée.

Il s'assura qu'il n'y avait aucune présence alentour et sortit du bosquet; il eut quelques mètres à parcourir sur la petite route et arriva devant le portail; il avait fabriqué une clé lui-même après avoir pris une empreinte. Il emprunta le chemin qui menait au porche et déposa le billet jaune et bleu au milieu du paillason, devant la porte d'entrée. Puis il regagna son poste d'observation sans se presser, comme il était venu.

Il reprit son viseur infrarouge et fit la mise au point sur le billet jaune.

"L'enfance de l'art" pensa-t-il.

Il observa la fenêtre du salon et vit passer plusieurs fois une silhouette plutôt grande. Il était sûr que c'était lui...

- Maintenant ou jamais..., se dit-il.

Il prit dans son sac le téléphone Motorola portable et composa un numéro. On décrocha rapidement.

- Allô, monsieur Le Goff?
- Oui.
- Monsieur Jacques Le Goff?
- Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil?
- Il y a un message sur votre paillason...
- Qu'est ce que c'est que cette histoire?...
- Ne raccrochez pas, allez chercher le message et revenez me parler...

Il vit Le Goff hésiter un moment, puis la lumière du porche s'alluma, la porte d'entrée s'ouvrit et Le Goff s'avança, remarqua le billet, se baissa pour le ramasser, puis se redressa en cherchant à percer l'obscurité.

L'homme avait pris son arme et avait cadré le visage de Le Goff au centre de la mire de son viseur.

Il tira. Un petit bruit étouffé, puis Le Goff s'effondra sur le sol, serrant convulsivement le papier jaune.

- Et d'un...!

L'homme continua à regarder dans son viseur, balayant lentement les alentours.

- Tous coupables...!

Il mit son téléphone et son arme dans son sac et se tint immobile, aux aguets, observant le pavillon avec attention. Cinq minutes s'écoulèrent puis il entendit un bruit de voiture ; elle passa sur la petite route sans ralentir devant le portail.

Vingt et une heures.

Aucun signe de mouvement près du pavillon; la lumière du porche éclairait toujours le corps. Un dernier regard aux alentours et l'homme empoigna son sac puis entreprit de traverser une partie de la forêt de Meudon pour aller rejoindre une Range Rover stationnée dans une contre-allée.

Installé au volant, il rejoignit la route du Pavé des Gardes, puis prit la nationale 118 en direction du sud. Il était calme et avait mis son autoradio sur France Musique. Il se rappela le verset cinq du premier chapitre de la Genèse : "Il y eut un soir, il y eut un matin, ce fut le premier jour".

Chapitre 2

– Bizarre, dit le commissaire Le Scouarec'h.

Un mort, quoi de plus ordinaire pour un commissaire de la criminelle. Un mort par balle de 22 long rifle juste entre les deux yeux, c'est déjà moins ordinaire.

Les experts du laboratoire avaient eu du mal à retirer ce billet du loto de la main du mort. Le commissaire le regarda dans le sachet plastique où il avait été placé. Un banal bulletin de loto, un formulaire jaune avec une touche de bleu, pour les tirages du mercredi. Un bulletin multiple avec sept numéros cochés. Quatorze francs pour deux tirages*. Et ce n'était qu'une grille pour jouer, pas le ticket argent validé.

– Qu'est-ce que ça peut bien signifier ? pensa-t-il.

Il appela un jeune inspecteur occupé à l'autre bout du salon.

– André, raconte-moi un peu ce qu'on a appris jusqu'à maintenant.

– La victime, Jacques Le Goff, était pilote de ligne à la compagnie Air Patair. Marié, trois enfants. Sa femme et ses enfants sont en vacances du côté de Quimper. Ils ont été prévenus par le commissariat de là-bas et sa femme arrivera dans la soirée. D'après les voisins, une famille sympa, sans histoires.

– Continue.

– D'après le toubib, il a été tué entre dix-neuf et vingt et une heures hier soir, il te donnera une heure plus précise demain. La balle a traversé le crâne et on l'a retrouvée dans le mur d'entrée. Selon les premières suppositions des gars du labo, le tireur était à

* Aujourd'hui le montant de la mise est différent.(note de l'éditeur)

moins de cent cinquante mètres. Les policiers du coin ratissent les bois à la recherche d'un indice.

- Qui a découvert le corps?

- Un voisin qui partait au travail ce matin et voulait l'inviter à prendre l'apéro ce soir l'a découvert ce matin vers huit heures; il a appelé le commissariat de Meudon aussitôt.

- Quoi d'autre?

- Eh bien, la porte d'entrée était ouverte et le voisin dit que le téléphone était décroché; il l'a remarqué quand il est entré pour appeler la police. Et puis il y a ce bulletin de loto que vous avez entre les mains.

Le commissaire réfléchit quelques instants.

- Bon, pour commencer, la routine. Avec Philippe, vous me décortiquez le passé de la victime, la famille, les amis, les relations de travail, tout le toutim. Vous voyez le topo?

- Oui, patron.

- Vérifiez à sa banque s'il y a dans les rentrées de Le Goff quelque chose qui pourrait correspondre à un gain au loto. Pour ma part, je vais contacter la Française des Jeux, ils vont avoir à faire tourner leurs ordinateurs...

- Vous avez une idée derrière la tête, patron?

- Non, pas exactement; mais si ce ticket de loto a une signification quelconque, il faut fouiller dans cette direction. De toute façon, on se retrouve à cinq heures dans mon bureau pour faire le point. Allez, au boulot. Moi, je vais d'abord cuisiner un petit peu plus ce voisin qui a découvert le corps.

Le commissaire s'assit dans un fauteuil qui venait plutôt de chez Roche et Bobois que de Conforama et alluma une Pall Mall. D'abord s'imprégner du cadre de vie de la victime. Il fit quelques ronds de fumée tout en jetant un regard circulaire... un intérieur typique de cadre dynamique, sans trop d'ostentation.

"Ça va être coton" pensa-t-il.

Comme prévu, la déposition du voisin n'apporta pas grand-chose. Jacques Le Goff était un type apprécié et respecté. On ne lui connaissait évidemment pas d'ennemi.

– Vraiment, commissaire, je n'arrive pas à imaginer que quelqu'un a pu vouloir tuer Jacques.

– Pourtant quelqu'un l'a fait. A propos, pas un mot à la presse sur cette histoire de ticket de loto; en dehors de nous, vous êtes le seul à connaître ce détail et je le communiquerai en temps et en heure, après quelques vérifications.

– Bien, commissaire.

– Vous êtes certain que le téléphone était décroché quand vous avez appelé la police ce matin?

– Positif, je vous le jure, commissaire. J'étais certainement bouleversé, mais un truc pareil, je peux pas me tromper.

– Je vous remercie, monsieur Pelletier; je suppose que vous avez donné vos coordonnées à mes hommes? Passez-moi un coup de fil si jamais un détail vous revient en mémoire.

Après les salamaecs d'usage, le voisin fut reconduit à la porte.

Le commissaire prit le téléphone :

– Allô, France Télécom, ici le commissaire Le Scouarec'h, pouvez-vous me passer monsieur Delorme?

Bruno Delorme avait collaboré avec le commissaire Le Scouarec'h dans un passé récent pour résoudre un problème de corbeau et ils avaient sympathisé.

– Jean à l'appareil. Bruno, j'ai besoin de tes services. Urgent. Peux-tu me trouver l'origine des appels qui ont été passés à un certain Jacques Le Goff à Meudon, numéro 46 37 44..., dans la soirée d'hier soir entre, disons, dix-huit heures et vingt-deux heures; combien de temps te faut-il pour me trouver cela?

– Pour toi, je dois pouvoir trouver ça en une demi-heure. Où dois-je te rappeler?

– Au numéro de Le Goff... je te raconte le pourquoi et le comment quand tu me rappelles, OK...

Le Scouarec'h raccrocha et se servit du Minitel pour avoir les coordonnées de la Française des Jeux à Neuilly. Il prit rendez-vous avec le directeur de l'informatique pour le début de l'après-midi.

Les gens du labo continuaient à relever les empreintes digitales dans la maison, au cas où. Mais il en était persuadé, on

ne trouverait que celles des proches et amis; pourtant c'est bien cette routine fastidieuse qui fait la grandeur du métier de flic...

Delorme le rappelait :

- En fait, il n'y a eu que deux appels à ce numéro; le premier, entre dix-huit heures trente-sept et dix-huit heures quarante-neuf, qui venait du Finistère, l'abonnée est une Mme Le Goff...

- Probablement sa mère, dit le commissaire Le Scouarec'h. Sa femme et ses enfants sont là-bas.

- Le deuxième appel à dix-neuf heures dix-sept n'a duré que deux minutes. Il provient d'un téléphone portatif, ligne SFR, le nom de l'abonné est Yves Legendre. Le numéro est 48 57 95..., et sur sa fiche, il y a aussi le numéro du domicile et l'adresse de Legendre : je suppose que tu veux les coordonnées?

- Bien sûr, envoie les coordonnées...

Puis Le Scouarec'h expliqua rapidement à son ami Delorme les raisons de sa requête et promit de le rappeler.

Le commissaire hésita un moment; fallait-il rendre visite à Legendre ou risquer tout de suite un appel, quitte à éveiller sa curiosité? Il choisit la méthode rapide.

- Allô, monsieur Legendre, ici le commissaire Le Scouarec'h, c'est à propos de votre téléphone portatif...

- Ça, on peut dire que vous êtes des rapides!

- Pourquoi donc?

- Ben, j'ai déclaré le vol de mon téléphone hier vers six heures à votre commissariat du douzième... vous l'avez déjà retrouvé?

Le commissaire était un peu estomaqué, cependant il fit tout pour ne rien en laisser en paraître.

- Non pas encore, néanmoins, nous avons une piste intéressante... rappelez-moi plutôt les circonstances de sa disparition...

- Avant-hier, j'étais à un séminaire de vente à l'hôtel Altéa dans le douzième; j'y avais pris une chambre car le séminaire durait trois jours; et mon combiné, on me l'a volé dans ma chambre. Vous imaginez le raffut que j'ai fait auprès de la direction de l'hôtel, un scandale...

Et Legendre s'embarqua dans une histoire inextricablement

compliquée à laquelle Le Scouarec'h coupa court.

– Vous êtes chez vous demain ?

– Oui... pourquoi ?

– L'inspecteur Colin passera vous voir demain pour vérifier certains détails... C'est important.

Puis il raccrocha sans se soucier des jérémiades de Legendre.

– Notre assassin m'a l'air d'avoir sérieusement préparé son coup...

Bien sûr, il restait la possibilité que Legendre ait simulé un vol, pourtant, il était persuadé du contraire, la voix et la faconde dudit Legendre l'en avait convaincu.

– En tout cas, je suis prêt à parier que Jacques Le Goff est mort à dix-neuf heures et dix-huit minutes, à une minute près.

Le Scouarec'h jeta un coup d'œil à sa montre, presque midi : Meudon Neuilly sur Seine, ajoutez à cela le temps de manger un morceau, il fallait s'éclipser. En sortant, il salua les membres du labo toujours présents et se dirigea vers sa voiture, une Citroën 11 légère de 1952 qu'il avait achetée cinq mille francs à la casse douze ans auparavant : évidemment noire, la voiture des gendarmes et des voleurs, 1911 cm³, 56 chevaux à 3800 tours minutes et 11 CV fiscaux ; il pouvait décliner ses caractéristiques techniques par cœur, jusqu'à l'alésage et à la course (78x100 mm) ; aujourd'hui, bien retapée, elle faisait bien des envieux.

Il vit à la lisière de la forêt le commissaire de Meudon qui dirigeait les opérations de ratissage.

– Alors, Marcel, tu l'as trouvée ton aiguille ?

– Tu parles, Jean, à part des canettes de bière et des boîtes de conserve, on ne risque pas de trouver ton trésor...

– Si par extraordinaire, tu trouves une carabine 22 long rifle ou un bazooka, tu m'appelles... dit-il en s'esclaffant et en montant dans sa onze toute noire.

– Va donc, Colombo à la noix... entendit-il en passant la première presque sans la faire craquer.

En route, le commissaire s'arrêta dans une pizzeria pour manger un boconcini ; cela ressemble à une escalope cordon bleu,

avec en plus de la crème, des champignons, des petits lardons et évidemment, des pâtes. Le tout accompagné d'un bon Chianti, non, pas la variété ronde dans son enveloppe de paille, mais le Chianti classico millésimé avec l'étiquette du coq noir; nul besoin d'aller très loin pour expliquer certaines rondeurs du commissaire...

Il pensa au loto. Pas étonnant que la Française des Jeux ait élu domicile à Neuilly sur Seine. Le loto, c'est pas cher et ça peut rapporter gros, qu'ils disaient au début; pour la Française des Jeux et pour l'État, cela rapporte très gros, des milliards de francs; lourds évidemment. Il était du genre joueur occasionnel; de temps en temps, il jouait les dates de naissance de ses proches ou de ses petites amies. Plusieurs fois, il lui était arrivé d'avoir trois bons numéros. Une fois même, il avait eu quatre bons numéros et il avait gagné 147 francs. Le Pérou.

Une chance sur 13 983 816 d'avoir six bons numéros. De quoi bâtir des châteaux en Espagne; une chance sur près de quatorze millions et ils annonçaient "cent pour cent des gagnants ont tenté leur chance"; oui, on pouvait dire que les créatifs publicitaires du Loto avaient un certain talent. Cette fois, c'était plutôt manque de chance pour Le Goff; plus tard, le commissaire pourrait éventuellement appeler cette affaire "le loto meurtrier".

Hypothèse : Le Goff et un copain font un loto ensemble. Ils gagnent. Comme c'est Le Goff qui a gardé le ticket, il touche le gros lot et refuse de partager. Le copain tue Le Goff. On a vu des copains se tuer pour des sommes bien plus dérisoires. Facile; mais le commissaire pensait que c'était trop simple comme solution. Même simpliste; car cela ne collait pas avec la personnalité de Le Goff.

Mais alors, quel lien pouvait-il y avoir entre Le Goff, l'assassin et ce fichu billet de loto?

That was the question, Sherlock.

Les moquettes de l'immeuble de la Française des Jeux avaient l'odeur et la couleur de l'argent. Un homme mince à moustache attendait le commissaire :

- Michel Gautier, responsable informatique, bienvenue dans le royaume de la chance. Venez donc dans mon antre.

L'ambiance feutrée des locaux, la qualité du mobilier et des matériaux, le confort moelleux des fauteuils, amenèrent chez Le Scouarec'h une sensation de surréalisme.

– Que puis-je pour vous, commissaire ?

– Je ne sais pas exactement; d'abord la question simple : si je vous donne les sept numéros suivants : 1, 8, 17, 34, 39, 45 et 48, pouvez-vous me dire si ces numéros sont sortis ensemble et quand ?

– Ça, c'est très facile.

Il se tourna vers le clavier de son ordinateur et fit entrer quelques données dans l'ordinateur.

– Voyez-vous, il y a près de quatorze millions de combinaisons des six numéros de 1 à 49; il y a un peu plus de deux cents tirages chaque année, entre le mercredi et le samedi. Si ces nombres ont été choisis au hasard, il y a peu de probabilité de les trouver tous dans un tirage passé.

– Et alors ?

– Et alors, je peux vous dire que ces numéros sont sortis le mercredi 8 juin de cette année, le numéro 17 étant le numéro complémentaire, donc il y a très peu de chances que ces numéros soient le fait du hasard.

– Et vous pouvez me donner les gagnants de ce tirage ?

– Oui évidemment; il y a eu trois gagnants à six numéros dont un a demandé qu'on ne fasse pas de publicité.

– Et si je vous demande son nom...

Gautier réfléchit un court moment :

– A vrai dire, ne pas faire de publicité ne signifie pas ne pas communiquer, surtout à un officier de police judiciaire. Voyez-vous, commissaire, ceux qui ne veulent pas de publicité quand ils ont gagné au loto, ce sont surtout des gens qui ne veulent pas avoir leur photo dans le journal et ensuite se faire taper par des importuns, par les amis ou les connaissances... pour vivre heureux vivons cachés. Le gagnant qui n'a pas voulu de publicité, c'est un monsieur Ernest Brossard, un retraité de l'Ariège qui habite le village de Saint-Julien-de-Gras-Capou, dans le canton de

Mirepoix. Ça peut vous aider ?

– Je ne crois pas, mais donnez-moi toujours ses coordonnées. Je vous assure que l'enquête sera discrète, d'autant plus que je ne vois pas en quoi il pourrait avoir un lien avec mon affaire. J'aimerais avoir également les coordonnées des deux autres gagnants. Et puis, avec votre bécane, pouvez-vous savoir si un certain Jacques Le Goff de Meudon a déjà gagné une somme importante au loto ?

– Pas de problème.

Gautier tapa sur son clavier et attendit deux minutes avant de donner son verdict :

– Pas de Jacques Le Goff dans nos archives; un certain Loïc Le Goff de Plougastel a gagné 6245 francs au tirage du mercredi 11 mars en 1992. Une autre question ?

– Pas pour le moment...

– Pouvez-vous m'éclairer un tout petit peu sur les raisons de votre requête?... Sans trahir bien sûr le secret de l'enquête; je garderai cela pour moi, évidemment.

– Au contraire, votre avis me sera utile...

Et Le Scouarec'h narra l'histoire et fit part de ses hypothèses.

– Ce qui me pose problème, c'est que je crois que cette histoire de loto est un leurre. Je me demande ce que l'assassin avait derrière la tête. Autrement dit, il aurait pu tuer Le Goff simplement sans s'embarrasser de ce bulletin. Après tout, il est possible que le bulletin dans la main de Le Goff soit dû à un hasard difficile à comprendre, ou alors on veut nous orienter sur une fausse piste. Vous avez une idée ?

Gautier réfléchit longuement.

– Le problème est de savoir si c'est un assassin psychopathe. Si ce ticket a une signification quelconque, alors peut-être que la date du 8 juin a une importance capitale. Supposons que les numéros du bulletin soient le fait du hasard et que votre victime était en train de remplir son bulletin au moment où il a été tué, cela représente une probabilité supérieure à 1 sur 100 millions que ces sept nombres correspondent à un tirage déjà passé. C'est vraiment

bizarre; je ne suis qu'un informaticien, aussi mon avis est certainement partial...

– Puis-je vous rappeler si j'ai besoin de vos services pour comprendre? On ne sait jamais...

– Je suis à votre disposition et j'aimerais avoir la solution quand vous aurez pris l'assassin.

– C'est promis.

Zéro sur toute la ligne. Le commissaire Le Scouarec'h savait bien que son histoire de partage déçu était improbable. Quel secret pouvait bien résider dans ce ticket de loto? Le Scouarec'h ne croyait pas au hasard. Il regagna son bureau en suivant les quais de Seine. Deux affiches de publicité pour le loto (LOTO : Qui sait ce que vous ferez quand vous aurez gagné?) semblèrent le narguer sur son chemin.

Chapitre 3

André et Philippe l'attendaient.

André Prévost et Philippe Colin, inspecteurs de première classe... comme l'un était blond, l'autre brun et frisé, ils n'avaient pas eu de mal à se donner des airs de Starsky et Hutch; ils en rajoutaient même dans la décontraction, le langage et l'habillement, baskets, jeans et blousons de cuir.

– Alors, les bardots m'ont ramené un bon chargement?

C'était la plaisanterie à la mode du commissaire. Navarro et série télévisée obligent, le surnom de mulets avait obtenu droit de cité dans pas mal de commissariats. Le Scouarec'h avait rouspété :

- Je vous signale que les mulets sont des animaux toujours stériles. Quitte à être des bêtes de somme, je préférerais les bardots qui ne sont pas toujours atteints de stérilité. De plus, ça vous donnera une image ésotérique ou érotique selon les cas...

Le Scouarec'h sentit que l'atmosphère n'était pas au triomphalisme.

- Rien de rien, patron.

- Comment ça ?

- Le Goff, il est lisse comme une patinoire. Bon fils, bon mari, bon père, bon collègue; tous ceux à qui on a appris le meurtre sont tombés des nues. Ils n'arrivent pas à comprendre pourquoi on aurait voulu le tuer, pourquoi il a été assassiné.

- On a vu ses collègues de boulot à Orly, les copilotes, hôtesse et stewards qui avaient pratiqué les mêmes lignes, c'était la consternation. Même des techniciens au sol qui ont pleuré quand on leur a appris la nouvelle. Vous savez, commissaire, il y a des pilotes qui sont un peu distants, boulot-boulot, alors que lui, il s'intéressait à tout le monde, il avait toujours le mot gentil. Pour les détails, on a toutes les dépositions, si vous voulez les lire...

- Vous avez reconstitué son emploi du temps de la journée d'hier ?

- La routine, si tant est qu'il y ait une routine pour un pilote de ligne. Comme vous savez, sa femme et ses gosses sont en vacances en Bretagne et il était tout seul chez lui. Il est parti de chez lui vers sept heures du matin, il a assuré le vol d'Air Patair d'Orly à Lyon le matin et un vol retour en début d'après-midi. Tous ceux qui l'ont vu hier n'ont rien noté de particulier, il a seulement mentionné à plusieurs personnes qu'il allait passer le week-end en Bretagne... c'est tout.

- Vraiment rien d'autre ?

- Non, aux allusions sur des aventures extra-conjugales qu'il aurait pu avoir, vous savez, une femme à chaque escale ou une hôtesse amoureuse du pilote, on nous a ri au nez.

- Autrement dit, s'il n'y a rien dans un passé récent, il va falloir aller fouiller dans un passé reculé, passer du passé simple au passé composé.

Les deux inspecteurs ne relevèrent même pas la tentative grammaticalement humoristique du commissaire.

– A vrai dire, c'est le noir le plus complet.

– Bon, alors demain vous allez remonter dans le temps, depuis la naissance de Le Goff jusqu'à aujourd'hui. Les études, les amourettes, la carrière. Moi, je vais essayer d'interroger sa femme, pour savoir qui aurait pu en vouloir à son mari. Cela ne va pas être une partie de plaisir. On se revoit ici, demain à la même heure... J'allais oublier, il faut que Philippe passe voir Legendre pour cette histoire de téléphone portatif volé, je te laisse le mémo que j'ai préparé à ce sujet... bonsoir les gars.

Le Scouarec'h prit sa pipe Falcon sur son bureau et la bourra d'Amsterdamer. Rien. Rien de tangible. Rien de palpable. Quoique. Ce bulletin de loto. Ce téléphone pas raccroché et cet autre téléphone portatif soi-disant volé. Et cette victime incongrue, ou plutôt incohérente.

Il aimait ce moment de la journée; il pouvait réfléchir et travailler tranquillement en attendant sept heures et demie ou huit heures du soir, le temps que la circulation soit devenue plus fluide dans Paris. Aujourd'hui, il avait le temps d'échafauder. C'était la période initiale de l'enquête, où l'imagination pouvait se déployer sans frein, où les faits n'étaient pas encore suffisamment nombreux et précis pour que la solution soit envisageable.

Il enfila son anorak et décida de prendre sa 405 de service. Sa Citroën 11 était plus en sécurité au Quai que dans son parking ou dans la rue, surtout la nuit. Il rentra directement à son studio de la rue du Ruisseau dans le 18^{ème}.

Soirée télé.

Arte.

Cela le changerait des séries policières et autres émissions aussi fortes en Audimat que nulles en contenu.

Il y avait une carte sur la table basse du salon, près du canapé. Le commissaire prit la carte entre les mains et sourit.

Nom : Le Scouarec'h

Prénom(s) : Jean, Marie, Henri, Bernard

Sexe : M

Né(e) le : 29 février 1946

à Locronan (Finistère)

Taille : 1 m 75

La vue de sa carte d'identité nationale lui procurait à chaque fois une jubilation intense, autrement dit, comme la jubilation est une joie intense, une sorte de joie au carré...

Pas besoin d'être grand clerc ni notaire pour deviner que le commissaire Jean Le Scouarec'h était breton; il avait la tête caractéristique des Celtes et ne cachait pas ses origines; les photos de Locronan qu'il avait soigneusement disposées sur les murs de son studio permettaient d'aiguiller inmanquablement la conversation; il en avait d'ailleurs usé et abusé dans ses tentatives de séduction, un commissaire breton natif d'une aussi jolie bourgade, cela rassure.

La jubilation venait du 29 février. Le 29 février 1946. Chacun sait qu'il n'y a jamais eu de 29 février en 1946; d'accord pour 1944 et 1948, mais point de 29 février en 1946. Il n'aimait pas qu'on lui souhaite son anniversaire, aussi, lors d'un de ses nombreux changements de domicile, il avait sciemment modifié la date du 23 en un 29, sur la fiche d'état civil qu'il avait reçue de Locronan.

Ni vu, ni connu.

La secrétaire de mairie n'avait pas remarqué et c'était passé comme une lettre à la poste : plus de dix ans qu'il avait modifié sa date de naissance... et personne ne l'avait remarqué. Pourtant il laissait traîner ses papiers d'identité régulièrement sur la petite table et aucune de ses fiancées n'avait tiqué. Le 29 février 1988, la fiancée du moment, avait presque découvert le pot aux roses; elle lui avait offert une bande dessinée de Philippe Druillet avec la dédicace : "Pour les dix ans de mon petit Jean...!"

Le commissaire était éternellement fiancé, mais il n'avait jamais convolé... Laura avait été sa onzième fiancée et il venait de rompre avec la treizième.

- Carte infalsifiable, mon œil, Pasqua me fait rigoler, murmura-t-il.

Car sa carte d'identité était maintenant du type plastique,

garantie infalsifiable par les services du ministère de l'Intérieur ; elle avait été établie à Nanterre en 1988 pour des raisons administratives aussi obscures que compliquées.

Il était surprenant qu'un ordinateur n'eût pas décelé la supercherie... au temps pour l'informatique.

Le commissaire avait lu un article dans le Canard Enchaîné, dans lequel il était expliqué la manière d'obtenir une fausse carte d'identité parfaitement infalsifiable.

Et dire que cela a coûté des centaines de millions et que ce n'est pas fini.

Il prit une Pall Mall et essaya d'améliorer sa technique des ronds de fumée. Ses habitudes tabagiques avaient probablement contribué à quelques-unes de ses ruptures de fiançailles ; Le Scouarec'h fumait beaucoup et de tout, la pipe, la cigarette et le cigarillo.

– Je ne suis pas raciste, disait-il en riant.

Voire.

Car il avait des manies spécifiques. Pour la pipe, c'était de l'Amsterdamer, pour les cigarettes c'étaient des Pall Mall sans filtre et il n'achetait que des Mecarillos rouges ; il poussait le vice, lorsqu'il n'avait pas ses Pall Mall et qu'on lui offrait une cigarette à bout filtre, jusqu'à enlever le filtre avant d'allumer la cigarette. Il avait plusieurs fois arrêté de fumer ; cela avait même duré trois ans après la mort de son frère Edouard, suite à un cancer du poumon.

Le commissaire était plutôt rond (comme les chapeaux des Bretons, disait-il avec autodérision). Pendant un certain temps, on l'avait surnommé Maigret, puis Jean Richard, mais il avait vite mis le holà : « Maigret, je veux bien, tandis que Jean Richard, non, pas ça : il joue mal, il joue faux, il récite son rôle d'une voix nasillarde... beurk, même Simenon le trouvait nul. Jean Richard, tu vois, il n'a aucune épaisseur malgré sa rondeur. Jean Gabin, Michel Simon ou Harry Baur, je veux bien, mais surtout pas Jean Richard ; je préfère de loin Bruno Cremer, qui vient de reprendre le rôle à la télé : lui au moins, il a une épaisseur véritable, tu vois ce que je veux dire... »

Les surnoms dans la maison poulaga, c'est tout un poème. Il

faut dire qu'avec la littérature policière, les films policiers, les séries télévisées et à la limite les vrais policiers légendaires de l'histoire, c'est élémentaire d'affubler un commissaire d'un surnom adéquat.

Le commissaire Le Scouarec'h avait à lui seul bénéficié d'une foulditude de surnoms au cours de sa carrière; aucun ne lui avait collé à la peau de manière durable. Et pourtant, autant ses supérieurs que ses bardots s'étaient torturé les méninges pour lui trouver un sobriquet.

Evidemment, il avait eu droit à Auguste (because Le Breton du rifici), à Colombo à cause de sa vieille Citroën.

Borniche n'avait pas duré quinze jours.

Un des grands patrons du Quai l'appelait Georges : aux sous-fifres qui osaient lui en demander la raison, il précisait que Le Scouarec'h lui faisait penser à Georges Smiley, avec un sourire entendu qui abîmait lesdits sous-fifres dans la perplexité. A la vérité, ce grand patron l'avait un jour reçu à la suite d'une promotion et lui avait avoué :

– Quand j'ai vu votre nom la première fois, Jean Le Scouarec'h, j'ai cru à une blague. Car votre nom, il est marrant : Jean en anglais, ça se dit John. Et le square, en anglais, c'est le carré. John le Carré, Jean Le Scouarec'h... Bizarre, n'est-ce pas?

– Des amateurs de romans d'espionnage m'avaient déjà fait la remarque; mais je peux vous assurer que Le Scouarec'h est un nom bien breton du Finistère.

– Mon cher Jean, il ne fait aucun doute que vous êtes têtu comme un breton, et c'est un euphémisme...

Pour sûr, il avait eu droit à Navarro, popularisé par ses mulets. Ce surnom était vite tombé, car, même avec beaucoup d'imagination, Le Scouarec'h ne pouvait passer pour un pied-noir.

Sa maîtrise presque parfaite de la langue de Shakespeare lui avait valu d'être le Sherlock Holmes du commissariat de Cahors où il avait séjourné deux bonnes années. La même raison lui avait apporté le surnom d'Eliot Ness lors de son court passage au grand banditisme.

Des nostalgiques l'avaient surnommé John Steed un jour où ils l'avaient vu avec un parapluie à la main ; pourtant, aucun chapeau, ni melon ni casquette ne seyait au commissaire dont la tête de Breton ne supportait que le bonnet de marin.

Non, le commissaire Jean Le Scouarec'h n'avait pas l'heur d'être affublé d'un surnom. Il lui arrivait d'avoir momentanément les traits de tel ou tel héros de la littérature ou de la filmographie policière, mais dès qu'un surnom semblait pouvoir tenir, un autre surgissait pour le remplacer; et puis un commissaire, c'est plus souvent appelé le patron, le boss, le directeur, la haute autorité, parfois même la bavure.

Sa carte d'identité était retombée sur le côté pile.

Adresse : 62 rue du Ruisseau 75018 Paris

Carte valable jusqu'au : 16 06 1998

Délivrée le : 17 06 1988 par : Préfecture de Nanterre

Le Scouarec'h sourit encore... rue du Ruisseau. Cela lui rappelait sa mère, qui lui disait au sortir de chaque dispute avec son mari :

- Ton père, il ne m'a pas ramassé dans le ruisseau; j'ai un frère qui est polytechnicien!

Le commissaire rêvassait.

Locronan, la chapelle Saint Penity, c'était toute son enfance. Bien sûr, maintenant, il y avait pas mal de touristes qui gâchaient un peu le paysage et les souvenirs. Dans les années cinquante, Locronan n'était pas encore cet archétype du village breton fleuri et pimpant comme une maison de poupée pour adultes.

Il se rappela avec émotion les parties de gendarmes et de voleurs qu'il avait faites avec les gamins du voisinage dans la lande voisine, au milieu des ajoncs et des genêts : fallait-il voir un signe prémonitoire dans le fait qu'il s'arrangeait toujours pour être du côté des gendarmes?

Il éteignit le poste de télévision... il serait bien en peine de se souvenir de ce qu'il avait regardé.

Comme il s'appêtait à aller rejoindre les bras de Morphée, le téléphone sonna.

- Patron?
- Oui, c'est toi, Philippe?
- Ça se complique. On vient de retrouver un steward de la compagnie Air Patair étranglé dans un de leurs locaux à Orly. C'est de là que je vous téléphone... le procureur est déjà là et on attend des huiles de l'Intérieur et du ministère des Transports...
- Donne-moi les coordonnées, j'arrive...
- Autant vous le dire tout de suite, il avait un bulletin de loto dans les mains...
- Merde... je suis là tout de suite.